

La blouse blanche. Le fauteuil de premier ministre. Le cuir fauve du sous-main. Les poils sur les avant-bras. Me revoilà dans le cabinet aseptisé de ce gynécologue de malheur !

J'esquisse un sourire gauche. Que faire d'autre face à la science toute puissante ? Je me sens comme une élève fautive à qui l'on a demandé de faire des efforts en classe et qui est convoquée à nouveau par le proviseur pour faire le bilan : je n'ai pas été sage, Monsieur... Je n'ai pas appris ma leçon ni tiré d'enseignements de ce que l'on m'a dit. Je me retrouve au point de départ, avec quelques grammes en plus.

- Alors, comment ça va depuis la dernière fois ?

- Ça va.

- Oui, enfin je veux dire, comment vous sentez-vous ? Vous avez des nausées, des vertiges ?

- Non, rien de notable à signaler.

- Pourtant, vous avez l'air fatiguée.

- Oui, sans doute ; je travaille beaucoup.

- Dans votre état, il faut faire attention au surmenage. Ce n'est pas bon pour votre grossesse, vous savez ?

- Mais je n'ai pas grossi !

Le docteur se lève, légèrement destabilisé par ma réponse (il doit me prendre pour une idiote).

- Bon, déshabillez-vous. Je vais vous examiner.

Je m'exécute avec empressement, pour faire foi de ma bonne volonté.

- Allongez-vous. Je vais prendre votre tension.

Pompe, pompe, pompe (le bras qui se comprime et se vide de son sang, ma main qui se gonfle ; c'est sûr, un jour, mes veines vont exploser...).

Pchiiiiiiiiiiiiiiii.

- 9,6. C'est pas beaucoup, hein.

Palpation du ventre. Palpation de la poitrine. Enflage du gant Mapa, et hop, pénétration ! Un vrai bonheur, ces séances de gynécologie... De la chair fraîche sur l'étal, soumise à l'examen d'un boucher pudique (il regarde ailleurs pendant la fouille).

- Bon, apparemment, tout est en ordre.

Une chance ! L'utérus n'est pas venu faire un petit tour dans le vagin. Les ovaires sont toujours accrochés aux trompes. Et l'ovule ? Est-ce qu'il est tombé du nid ?

- Vous sentez l'œuf, quand vous auscultez ?

Ça y est, je recommence à dire des conneries.

- Le bébé, vous voulez dire ?

- Oui, bien sûr.

- Non, nous le verrons à la première échographie, dans un mois. Vous pouvez vous rhabiller.

Je fais traîner la chose, le temps de me préparer psychologiquement à ce que va me dire mon gynéco.

- Bon, je vais vous prescrire des remontants pour vous aider à reprendre un peu du poil de la bête. Il faut aussi penser à vous reposer.

- Vous savez, avec le métier que je fais, ce n'est pas facile.

- Vous ne pouvez pas prendre une ou deux semaines de vacances ?

- Je ne sais pas. Il faut que je réfléchisse.

- C'est pour votre bien et celui de votre enfant.

Tête baissée. Passage aux aveux.

- Je n'ai pas encore vraiment pris conscience de ce qui m'arrive, docteur. J'ai du mal à réaliser que je suis enceinte. C'est quelque chose d'énorme pour moi.

- Eh bien justement, quelques jours de congés vous permettraient de

prendre un peu de recul et de réfléchir à tout ça. Je vais vous prescrire un arrêt maladie de quinze jours. Ça vous convient ?

- Euh, oui, pourquoi pas... Mais pas tout de suite, j'ai deux compétitions importantes à rendre pour la fin de la semaine prochaine.

- Très bien. Et à votre retour, nous ferons la première échographie. Voyons voir... Le 30 octobre à 10 heures, c'est possible ?

Agenda, pages, pages.

- Oui, c'est bon.

- C'est un moment important, vous savez. Vous pouvez venir avec votre mari, si vous le souhaitez.

- Je n'ai pas de mari. Je vis avec quelqu'un.

Le bon docteur s'arrête d'écrire, le Mont-Blanc en l'air.

- Excusez-moi. J'ai dit cela par habitude. Bon, au 30 donc.

Main paternelle sur l'épaule, qui me guide vers la sortie. Le bon docteur se fait du souci pour cette jeune écervelée qui confond un ovule avec un œuf.

- Reposez-vous. C'est l'essentiel. Allez, au revoir.

Quinze jours de vacances, ça ne peut pas faire de mal !

Je n'ai jamais pris de congé maladie depuis que je travaille. Même couchée au fond de mon lit avec 39 de fièvre, je me débrouille encore pour me faire apporter les dossiers à la maison, le téléphone coincé entre la couette et l'oreiller. Petit soldat de plomb qui ne fond jamais, au garde-à-vous contre vents et marées. Affligeant... J'ai beau me raisonner, l'accomplissement de mon devoir passe avant tout. L'école m'a bien préparée à cela, bonne élève qui rend sa copie à temps et culpabilise de ne pas avoir appris sa leçon.

Que diable, Julia, un peu de révolte ! Combien de claques va-t-il falloir que tu prennes avant de comprendre que plus tu en donnes, plus on t'en demande (sans remerciements, s'il vous plaît). Dans une société où le profit a une existence en soi, conserver une part d'égoïsme est salvateur. Si la combativité est la valeur suprême, la

préservation de sa liberté se conquiert aussi de force. Les gentils n'ont pas leur place, sauf dans l'intimité ou chez les enfants. D'ailleurs, ce mot est devenu presque une insulte : « Il est gentil, ce garçon, très gentil... ». Il n'y a encore que les mémés à penser cela des petits jeunes qui les aident à porter leur cabas dans la cage d'escalier ou les mères poules anxieuses de voir partir leur fille adorée avec un gars de la ville.

Tiens, pour la peine, je vais aller voir de ce pas mon patron pour lui annoncer mes prochaines vacances !

- Non, il est en rendez-vous pour l'instant, m'indique Sylviane avec un visage fermé (eh oui, le café du matin est déjà loin. Il ne lui a laissé que les aigreurs d'estomac...).

- Zut, il va falloir que j'attende.

- Je crois que c'est clair (nananère). A propos, il faut que tu rappelles Anne-Marie Lanvin ; ça avait l'air assez urgent. Il y a aussi Philippe et ta sœur qui ont appelé.

Je commence par ma sœur. Tenue éloignée de mes préoccupations par la distance qui nous sépare, elle ne risque pas de me poser des problèmes immédiats.

Pensée du cerveau qui se pense : effectivement, je dois être un peu tendue pour en arriver à de telles considérations...

- Salut, c'est moi... Tu m'as appelée ?

- Vouiiiiii. Ça vaaaaa ?

Bon signe, elle a l'air de bonne humeur.

- On fait aller. Qu'est-ce qu'il y a ?

- Rien de spécial. Je voulais avoir des nouvelles. Et savoir aussi si tu avais prévu de descendre pour ton anniversaire.

- Mon anniversaire ?

- Oui, tu sais, ce truc qui revient tous les ans, où l'on souffle les bougies et où l'on a plein de cadeaux !

- Oh là là ! Je n'avais pas du tout réalisé qu'on était en octobre. Ça passe à une vitesse...

- Eh oui, vieille peau, trente ans cette année... Ça se fête, non ?

- Ne parle pas de malheur. C'est le début de la fin.

- Pour sûr, mamie. Eh alors, quand est-ce que tu nous fais un petit, justement ?

Gloups ! J'ydis ? J'y dis pas ?

- J'y réfléchis, j'y réfléchis...

- Ouais, ça fait des plombes que tu nous dis ça. Bon alors, tu viens ou tu viens pas ?

- Ben justement, le médecin vient de me donner quinze jours d'arrêt maladie. Ça tombe bien.

- Pourquoi ? Qu'est-ce que tu as ?

- Rien de grave. Je suis fatiguée, c'est tout.

- Ah bon... Donc, tu viens ?

- Oui, je pense. J'ai encore quelques trucs à finir la semaine prochaine et après, c'est bon. Il faut aussi que je réserve mon billet de train.

- Philippe vient avec toi ?

- Je ne sais pas. Je ne lui en ai pas encore parlé. On verra ce soir. Et pour papa, comment on fait ?

- Je vais le prévenir que tu descends et on organisera quelque chose avec lui.

- Ça va encore être la prise de tête. Le midi chez l'un, le soir chez l'autre...

- Oui ben, c'est pas à moi qu'il faut dire ça. Je me prends déjà assez la tête tout le reste de l'année, alors... Bon, je te laisse, je vais à la muscu.

Petite tension en vue. Opération désamorçage.

- C'est nouveau, ça ? Tu t'es enfin décidée à te bouger le popotin ?

- Non, pas vraiment. En fait, je sors avec le mono qui tient la salle. Alors, il faut bien que j'assume un minimum.

- D'accord ! J' imagine qu'il est super musclé et super beau ?

- Ouais, pour être bien bâti, il est bien bâti, ah, ah, ah ! Et en plus, il me fait rire.

- Certes... Je m'incline. En espérant qu'il se muscle aussi un peu le cerveau de temps en temps.

- Là, tu en demandes trop. On a un cerveau pour deux. Ah, ah, ah !

- Bien, nous allons arrêter là cette conversation passionnante. J'ai

quand même un peu de boulot. Je rappellerai à la maison pour dire quand est-ce que j'arrive précisément.

- Ok ! Chao !

- Chao.

Sacrée Lulu. Impétueuse et grande gueule. Elle n'a pas eu la vie facile ces derniers temps, prise en étau entre les deux parents et leur divorce. Une grande tige d'adolescence au milieu de l'ouragan. Plier vers l'un, plier vers l'autre, au risque de se casser.

Elle s'est infligée à elle-même une mission délirante, la gestion d'un paradoxe impossible : soutenir ses parents en n'étant pas encore construite elle-même ; prendre dans la figure les tourmentes et les déchirures de l'amour qui finit alors qu'elle a à peine goûté à ses délices. Elle joue le jeu des adultes mais ceux-ci ont oublié qu'elle n'est encore qu'une enfant.

J'ai le beau rôle, moi, loin des vicissitudes familiales. Les petites mesquineries me sont cachées, les trahisons quotidiennes épargnées. Je suis comme le photographe envoyé sur le champ de bataille qui fixe dans son objectif les immeubles bombardés et les détresses humaines puis aligne ces clichés dans le bain de développement pour recomposer une image globale de l'événement.

Je mets bout à bout les récits des uns et des autres pour essayer de saisir le fil conducteur de l'histoire et tenter d'apporter une réponse aux interrogations qui me parviennent à l'autre bout du fil.

- Tu as l'air songeuse, Julia.

Les deux petits yeux verts de Nell me regardent par-dessus l'écran de l'ordinateur.

- Bah, encore des histoires de famille. Je pensais à ma sœur.

- Quel âge ça lui fait, maintenant ?

- 18 ans.

- Ah oui ? Elle est beaucoup plus jeune que toi !

- Oui, c'est pas forcément un bien.

Mon téléphone, mécontent d'avoir été délaissé quelques secondes, manifeste sa présence.

- Allô ?

- C'est Philippe. Tu as eu mon message ?

- Oui, oui, mais j'étais en ligne avec ma sœur.

- Bon, je voulais te prévenir que ce soir, je rentrerai tard ; on a une charrette et je ne sais pas jusqu'à quelle heure ça va nous mener.

- Oh non ! J'avais envie que l'on passe une petite soirée tranquille tous les deux à la maison.

- Je suis désolé, je n'ai pas le choix. C'est un budget super important. Il faut absolument qu'on l'ait.

- Pfffff, tout cela me fatigue.

- Allez, demain, je t'invite au restaurant. Ok ?

- Mouais... A demain. Ciao.

Philippe a horreur que je raccroche sur ce genre de conclusion. Mais je m'en fous. Pas envie de faire d'efforts aujourd'hui. Tiens, pour la peine, je vais aller voir le boss.

Je passe l'air de rien devant son bureau vitré. Petit coup d'œil rapide : il est seul. C'est bon, j'y vais !

- Bonjour ! Je peux vous parler une minute ?

- Oui. Entrez.

- Je suis allée voir le docteur aujourd'hui, qui m'a arrêtée pour quinze jours. Il faudrait que quelqu'un prenne le relais sur mes dossiers pendant ce temps-là.

- Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

- Une grosse chute de tension, apparemment ; j'ai besoin de me reposer.

- Bien. Vous savez qu'il y a deux compétitions importantes en cours à rendre pour le 5 ?

- Je sais. Je suis encore là la semaine prochaine. Je ferai le maximum pour boucler les dossiers avant de partir.

- D'accord. On en parlera à la réunion de lundi. J'espère que ce repos vous sera profitable et que vous reviendrez en pleine forme pour

repartir de plus belle...

- Oui, bien sûr.

Le vache ! Ce n'est pas ma santé qui l'inquiète mais de savoir si je serai en mesure d'abattre encore plus de boulot en rentrant. Il va être content quand il va apprendre que je suis enceinte ! Une de plus à le plaquer et à perturber le bon fonctionnement de l'agence... C'est vraiment des plaies, ces bonnes femmes !

La perspective de ce moment me redonne la pêche pour la journée. Je me paie même le luxe de partir à dix-huit heures. La nuit a déjà recouvert les rues et les habitations d'un manteau froid. Je rentre avec bonheur à la maison, savourant déjà la perspective d'une soirée en solo (oui, je sais, tout à l'heure, ça ne me faisait pas plaisir mais c'est juste le temps que j'intègre l'information ; après, ça va mieux...).

Plateau télé, vastrage sur le canapé et un bon Louis de Funès de base. Génial !

Merde, j'ai oublié de rappeler Anne-Marie Lanvin !

- Julia, arrête de te goinfrer comme ça ! Tu vas devenir énorme.

- Mais j'adore ces gâteaux.

- Tu ne te rends pas compte, c'est plein de beurre et de miel.

- Humm, tout ce que j'aime...

L'ambiance de la salle est reposante. Une série d'alcôves abrite des petits groupes de femmes paresseusement allongées sur des nattes, la tête soutenue par de gros coussins dorés. Les unes sont nues, les autres emmitouflées dans de gros peignoirs blancs, certaines ne portent qu'un slip. La lumière est diffuse, déposant un voile pudique sur les nudités exposées. Un rire vient troubler de temps en temps la quiétude moite de la salle de repos du hammam.

Fela sirote son thé à la menthe en observant ses doigts de pieds.

- Remarque, comme ça, on ne verra pas que tu es enceinte. Les gens croiront que tu as grossi et personne n'osera te poser vraiment la question...



- Ouais, ça ne va pas marcher très longtemps. Et puis, je n'ai pas envie de prendre vingt kilos. Ça fait des années que je fais attention à ce que je mange, que je fais du sport régulièrement. Je suis dégoûtée. Tous mes efforts vont être réduits à néant. Regarde ce ventre plat...

- C'est sûr qu'après un accouchement, le corps change. Moi, j'ai eu de la chance, je n'ai même pas eu de vergetures.

Je tapote ma cuisse avec mes deux mains.

- Dans la famille, toutes les femmes ont des problèmes de rétention d'eau. Je vais gonfler comme une baudruche et quand je marcherai, on entendra : flop, flop...

Fela pousse un cri de dégoût.

- C'est horrible, ce que tu racontes !

- C'est pourtant bien la triste vérité. Vu mes origines espagnolesques, j'ai peu de chance de m'en tirer sans dégâts. Tu connais le célèbre bassin méditerranéen ?

- Ça ne veut rien dire. Par contre, si tu continues à t'empiffrer comme tu le fais en ce moment, tu risques de ressembler au détroit de Gibraltar.

- J'arrête... Je vais me commander un jus d'orange frais, ça m'a donné soif, ces cochonneries.

De la pénombre à la lumière. Retour dans le monde des vivants. Le petit restaurant jouxtant l'entrée éblouit par la blancheur de ses murs et le jour qui pénètre par ses larges fenêtres en vitrail. Le sas de décompression avant l'expulsion vers le monde extérieur.

Le hammam est un lieu bien particulier au charme unique. C'est une parenthèse bienfaisante, un ventre chaud et humide dans lequel le temps coule goutte-à-goutte.

Un temple réservé à la gent féminine et dédié au soin du corps et de l'esprit. Pas de compétition, pas de jeu de la séduction ; loin des mâles, les femelles baissent les armes et se livrent à des amusements innocents. Elles laissent au vestiaire leurs appareils et se montrent à nu, avec leurs bourrelets et leurs fesses molles, leurs seins qui tombent et leur ventre flasque. La jeunesse y côtoie sans honte la maturité affaissée, la beauté les formes ingrates.

Parce qu'il n'y a pas le regard de l'homme. Faut-il que les femmes dépendent de celui-ci pour oublier la complicité qui les unit naturellement et percevoir, à travers ce prisme, tout individu de sexe féminin comme une rivale !

Je pénètre à nouveau dans la pénombre. Fela s'est endormie. La peau de son visage est lisse et colorée comme un beau fruit mûr. Notre épiderme de « nordistes » supporte mal la comparaison : les veinules transparaissent sous le papier bible et notre blancheur supposée immaculée se pare facilement de rougeurs indiscretes, boutons et autres irrptions incontrôlées. Une chose est sûre : si le monde n'avait été peuplé que de femmes, il n'y aurait sans doute pas eu de guerre entre peaux-rouges et visages pâles...

Confortablement calée contre de gros coussins, je sirote mon jus d'orange en laissant courir mon regard sur les niches sombres d'où s'élèvent des chuchotements. Un petit groupe de filles pénètre dans la salle, l'une d'elles a les yeux bandés. Ses copines la tirent en gloussant vers les vestiaires où la malheureuse doit se déshabiller à l'aveuglette. Un cadeau d'anniversaire plutôt original, ou peut-être l'enterrement de sa vie de jeune fille (au moins, elle aura la peau douce quand son mari la prendra sauvagement pendant leur nuit de noces et fera d'elle une femme !). A quoi pense-t-elle en ce moment ? Est-elle en train de s'imaginer qu'on la prépare pour un rendez-vous galant avec le boy's band de ses rêves qui l'attend nu, couché sur un lit drapé de soie, une bouteille de champagne à la main ? Ou qu'on va la précipiter sur un ring recouvert d'une épaisse couche de boue pour affronter une tigresse bodybuildée sous les yeux éblouis d'hommes en rut ? Peu de chance pour cela. Les femmes ne sont pas habituées à se laisser aller à leurs fantasmes, on ne les y a pas autorisées. Occupe-toi déjà de ton corps, ma jolie, c'est ta clé d'entrée pour le paradis des hommes.

- Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit ? se plaint Fela en s'étirant avec paresse.

- Rien, des grougnasses.

- Quelle heure est-il ?

- Je ne sais pas, ma montre est dans mon sac... Attends, je regarde... Oh ! Sept heures et demie... Déjà ! Philippe doit m'attendre pour aller manger.

- Vous sortez ce soir ?

- Oui, il m'a invitée au restaurant pour se faire pardonner le fait qu'il soit rentré tard hier soir.

- Ah, ah, petit repas aux chandelles du samedi soir ! C'est peut-être l'occasion de lui parler de ce qui te préoccupe, non ?

Je réunis mes affaires et me lève d'un mouvement de bascule.

- On verra...

Des bruits de voix me parviennent du salon lorsque j'ouvre la porte de la maison. Notre soirée en tête-à-tête s'annonce mal... Restons zen et voyons de quoi il retourne.

- Ah, Julia, te voilà !

Je souris à l'assemblée, qui s'avère plus nombreuse que ce que je pensais (on serre les dents, on rentre les fesses...). Un dais de fumée recouvre ces nobles têtes affairées à un rite très répandu dans nos sociétés : l'apéritif. Le niveau des bouteilles, inversement proportionnel à celui du cendrier, témoigne de l'intensité des échanges. Je m'acquitte rapidement des formalités d'introduction en tendant la main à la ronde, à la surprise de ces messieurs qui avançaient déjà leur bouche à l'haleine avinée (je trouve la bise déplacée dans ce type de circonstances. Cet acte devrait être réservé aux gens avec qui l'on entretient un minimum d'affinités ; devoir ne serait-ce qu'effleurer de ses lèvres les joues grasses, piquantes ou vulgairement parfumées de parfums inconnus instaure une proximité qui n'a pas lieu d'être, une intimité forcée). Le temps de m'asseoir, j'ai déjà oublié la série de prénoms qui m'ont été annoncés.

Philippe, en bon maître de cérémonie, tente de m'intégrer au groupe déjà constitué.

- Tu veux boire quelque chose ?

- Non, merci.

- Ce sont des collègues de l'agence. On fête la fin de la charrette pour la compétition du Ministère des Finances. Le dossier est parti ce matin.

- Ah bon ? Vous fêtez ça avant même de savoir si vous êtes retenus ? Remarque, comme ça, quelle que soit l'issue, vous aurez bu un coup.

Le jeune commercial « pull col roulé-pantalons noirs » assis à côté de moi lève son verre en m'arrosant au passage de quelques gouttes :

- Toutes les occasions sont bonnes à saisir pour s'amuser, non ? Et si on perd, on boira en l'honneur des vainqueurs !

Tchin, tchin !

Mon regard se porte sur la seule femme du groupe. Look business woman : pantacourt en flanelle grise, petit chemisier blanc ajusté aux manches trois-quarts (notre époque vénère les demi-mesures et les compromis : ni court ni long, ni laid ni beau, ni gauche ni droite, mais un peu tout à la fois), escarpins griffés et coupe de cheveux savamment décoiffée. Je lui adresse un sourire qu'elle écorche du regard avant de se tourner vers son voisin pour lui demander du feu. Non mais je rêve ! Elle se prend pour qui, celle-là ! Je vais vraiment lui décoiffer, sa perruque, si elle continue à me snober comme ça, dans ma propre maison !!! Je me tourne vers Philippe, une rage contenue sourdant du fond de ma gorge :

- Dis-moi, il est presque 21 heures, il faudrait peut-être qu'on aille manger.

- Ah oui, j'ai une faim de tigre ! s'exclame le jeune loup col roulé en se dressant d'un bond. Je connais un super restaurant pas très loin d'ici où l'on mange d'excellentes pâtes aux écrevisses.

Regard ombragé sous mes cils noirs. Petit coup d'œil en coin de Philippe. Questionnement muet. Dénouement fatal.

- Qu'est-ce que tu en penses, Julia ?

- Rien. Faites comme vous aviez prévu. On aura bien le temps d'être tous les deux à s'emmerder quand on sera vieux...

Toute la troupe se lève en rigolant, contente de mon bon mot qui

marque le signal de départ. Mon regard se pose sur un petit tas de cendres tombées sur mon beau tapis persan. J'éteins la lumière et ferme la marche.

Les écrevisses font la farandole sur un champ de tagliatelles, leur carapace rouge illuminée par les petits lampions posés au centre de la table. Elles se tiennent par les pinces, en appui sur leur queue, les antennes dressées vers le ciel en signe de dévotion à la bouche qui s'apprête à les dévorer. Le vin s'est paré de sa plus belle robe et glisse avec fluidité dans les gosiers assoiffés. Des mets raffinés dans un restaurant de bon goût sur les bords de la Seine, quelque part entre Neuilly et Levallois-Perret. Seule l'addition risque d'être un peu trop salée...

- La net économie est en train de subir un choc important, s'inquiète Régis en arrachant la queue d'une écrevisse (monsieur col roulé sue dans son polo noir mais ne semble pas décidé à l'enlever. Il doit avoir un vilain tee-shirt en-dessous qui l'en empêche, peut-être même avec des trous...). Beaucoup de boîtes s'effondrent, elles ne sont plus soutenues par les banques.

- Ce n'est pas plus mal, ça va assainir le marché, déclare Edouard, un grand gaillard aux tempes grisonnantes et à la voix caverneuse. Seules les entreprises les plus solides s'en sortiront, celles qui ont su placer correctement leur argent et qui ont développé une bonne image auprès de leurs clients.

Sortant de la douce somnolence qui m'envahit au fil des verres, je proteste faiblement :

- Il ne faut pas oublier non plus tous les gens qui vont se retrouver sur le carreau, licenciés du jour au lendemain. L'euphorie aura été de courte durée pour eux.

- C'est la vie, ironise notre gravure de mode dénommée Cynthia. Ils ont joué, ils ont perdu. S'ils cherchaient un job stable, il fallait qu'ils rentrent dans l'administration.

Je lui lance d'un air faussement contrit :

- Je te souhaite de ne jamais te retrouver dans cette situation. Les choses ne sont pas aussi simples ; on n'a pas toujours le choix.

Philippe s'interpose rapidement (il redoute les combats de tigresses) :

- C'est vrai que ça ne va pas être facile pour tous ces gens-là mais l'avantage, c'est qu'ils ont maintenant une bonne expérience dans le secteur des nouvelles technologies. C'est un savoir-faire qu'ils pourront revendre auprès de grosses boîtes qui ont besoin de ces compétences en interne. Je pense que le e-business a beaucoup d'avenir devant lui.

Mathieu, l'assistant de Philippe, sort de son mutisme timide, ragaillardisé par plusieurs verres de Bourgogne et l'intervention de son mentor :

- Moi, mon beau-frère, il a monté un site de bourse en ligne. Ça marche super bien. Tout est financé par la pub.

- Ah oui, il s'appelle comment, ce site ? demande Régis, prenant soudainement conscience de l'existence de ce jeune stagiaire jusqu'alors invisible à ses yeux.

- Pleindessous.com.

- Oh, comme c'est amusant ! glousse Cynthia. Moi aussi, j'en veux, pleindessous.com !

Comme ça, tu pourras t'acheter de vrais pantalons qui descendent en-dessous de la cheville, je maugrée dans ma tête.

- C'est incroyable, le nombre de gens qui jouent en bourse depuis qu'Internet a démocratisé cette pratique, s'enthousiasme Philippe.

- Moi, je trouve ça dément, dis-je. Non seulement on spéculé sur de l'argent qui n'existe pas, mais en plus, on le fait par le biais de sociétés dont l'activité est tout aussi virtuelle : leur chiffre d'affaires provient de la vente d'espaces publicitaires dont le coût est fixé en fonction d'un volume de connexions estimé... Après, il ne faut pas s'étonner si on ne reconnaît plus la valeur du travail et du coup, celle de l'individu qui le produit. On vit quand même dans un drôle de système, je trouve, qui auto-génère des activités qui ne servent à rien sauf à enrichir les personnes qui l'alimentent. C'est devenu tellement complexe que l'on

est obligé de créer des services pour des prestataires qui rendent eux-mêmes service à d'autres sociétés ! Des services payants, bien sûr.

- Tu penses à quoi en particulier ? demande Régis.

- Je ne sais pas. Les démarches qualité par exemple. Aujourd'hui, toute agence de communication dite sérieuse doit être certifiée Iso 9001 pour être habilitée simplement à faire son travail, c'est-à-dire conseiller des entreprises sur la bonne façon de faire passer des messages auprès de leurs salariés. Non contente de passer du temps à remettre à plat tous ses circuits décisionnels et ses méthodes de travail, elle doit faire appel à des structures spécialisées chargées de contrôler que sa démarche qualité a été correctement mise en place. Soyons sérieux ! Gardons notre énergie pour des choses qui en valent la peine. Même la communication, c'est un leurre ; pas besoin de dépenser des mille et des cents pour savoir qu'à chaque extrémité d'une information, il y a un émetteur et un récepteur et que ceux-ci n'ont pas forcément les mêmes filtres d'interprétation, ni les mêmes intérêts.

Edouard interpelle Philippe en souriant :

- Dis-moi, c'est une vraie révolutionnaire, ta femme ! Si nos clients l'écoutaient, on serait tous au chômage technique.

- Je ne comprends pas le sens de ton raisonnement, tranche Régis d'un ton définitif.

- C'est normal, tu fais toi-même partie de ce système. Tu ne peux pas renier ce qui te fait vivre.

- Mais toi aussi, tu fais partie de ce système, rétorque-t-il sèchement.

- Malheureusement oui... Aïe !!!

Une écrevisse s'est vengée du sort qu'on lui a fait subir en me plantant un bout de carapace derrière l'ongle.

- Tu t'es fait mal, s'inquiète Philippe.

- Non, non, ça va.

Les dernières vapeurs d'alcool se sont envolées avec la douleur, me laissant tristement lucide et vidée de toute énergie. La conversation repart de plus belle autour de la table : boulot, nouveaux contrats, prêts immobiliers, vacances en Martinique... Je ne saisis que quelques

bribes au passage, pour aussitôt lâcher le fil. Je ne me sens pas à ma place dans ce restaurant, avec ces gens, dans ces discussions. Pourtant, ils font partie de mon environnement habituel. J'ai soudain le sentiment que je me suis trompée de vie, que j'ai pris le rôle de quelqu'un d'autre, l'habit d'une wonder woman en quête de reconnaissance et d'affirmation d'elle-même. Mais ce n'est pas de ces individus que j'attends un retour, un compliment ni même une critique. Leur être et leur vie me sont indifférents. D'ailleurs qui, dans mon entourage, s'intéresse réellement à ce que je pense ou à ce dont j'ai envie ? Sûrement pas mes collègues de boulot ; chacun est bien trop occupé à défendre son périmètre, fragile château de sable que la moindre marée peut emporter. Mes copains ? Lesquels ? La plupart sont des transfuges des amitiés de Philippe. Fela est la seule relation que j'ai nouée en propre, mais elle doit encore subir l'épreuve du temps. Ma famille ? Elle est bien loin pour pouvoir interagir sur ma vie et mes humeurs. Les paroles seules ne suffisent pas ; on a besoin d'un œil bienveillant qui soutienne notre regard quand il vacille, d'une épaule tangible sur laquelle poser sa tête quand les soucis l'alourdissent, parfois simplement d'une silhouette familière, spectre rassurant d'une douce époque où le danger était à l'extérieur. Philippe ? Philippe... Doux, prévenant, attentif, patient. Rien ne manque au palmarès, si ce n'est le plus important : l'étincelle magique, la petite veilleuse qui brûle nuit et jour au creux du chauffe-eau et met le feu au gaz dès que l'on tourne la manette ! Il tente de m'aider, d'être à mon écoute, mais il reste sourd à ce qu'il y a de plus profond en moi, mes aspirations, mes rêves, mes folies. Et moi, qu'est-ce que je sais de lui ? Jusqu'à quel point suis-je capable de le comprendre ? Je suis assise là, à ses côtés, au milieu de ses amis et j'ai l'impression de ne pas le connaître ; il rit de choses qui ne me font pas rire, il s'amuse avec des gens qui me déplaisent, il semble comme un coq en pâte alors que je me sens comme une vieille poule empotée... J'aimerais être à cent lieux d'ici, pour me retrouver, seule et au calme, loin de cette agitation superflue. J'ai besoin de réfléchir, de prendre du recul sur cette vie qui passe trop



vite et qui me laisse insatisfaite. Et ce petit être qui s'est incrusté dans ma chair, que va-t-il devenir ? Quelle place a-t-il dans ma vie, et dans ce monde ? Et Philippe ? Le vertige me saisit devant le précipice des questions sans réponse. J'inspire un grand coup, relève la tête dans un signe de défi et plante mon regard dans celui de Philippe.

- J'ai vu le docteur aujourd'hui, qui m'a prescrit quinze jours d'arrêt maladie. Surmenage, dit-il.

- Ah bon ? lance-t-il avec surprise. Tu ne m'en as pas parlé.

- Je n'en ai pas vraiment eu l'occasion depuis ce soir.

Monsieur col roulé, qui sue de plus en plus, se met à rire :

- Les femmes sont de vraies petites natures, hein !

Je contiens une réplique derrière un rictus grimaçant et continue à fixer Philippe :

- Il n'y a rien de grave, simplement j'ai besoin de me reposer.

- Bon, on ne va pas traîner ce soir, alors. Ce n'est pas la peine de rajouter à ta fatigue.

Cynthia met son grain de sel :

- Oh, c'est dommage, pour une fois qu'on s'amuse tous ensemble !

- Rien ne vous empêche de continuer sans moi. Je peux très bien rentrer toute seule, après le restaurant.

- Non, intervient Philippe. Je vais te ramener en voiture.

- Comme tu voudras.

Le regard mauvais de Cynthia se pose sur moi. Apparemment, je lui ai gâché sa fête. Eh bien, je m'en tape !